

# L'art officiel suisse

Autor(en): **Bille, Edmond**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art**

Band (Jahr): **12 (1925)**

Heft 10

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-81692>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## EDMOND BILLE / L'ART OFFICIEL SUISSE<sup>1</sup>

On sort de ce musée la tête alourdie pour se promener dans Zurich. La foule très dense s'écoule dans la Bahnhofstrasse, encombre le Paradeplatz, et reflue vers les quais inondés de lumière. Des bateaux abordent et lâchent sur les passerelles leur frêt humain: touristes en loden, femmes en toilettes claires. Les trams bleus et blancs se confondent avec le lac moucheté de petites vagues. Partout, l'image de la vie, du bien-être, du travail joyeusement accepté. Mais partout aussi, la laideur s'installe et règne en maîtresse sournoise: dans la rue, dans les kiosques à journaux, aux devantures, contre les palissades en bordure des trottoirs. On pense alors à ces quelques garçons de talent qui exposent leurs toiles dans les salons calfeutrés de la Kunsthalle; aux rares visiteurs qui montent là, entre un coup de Bourse ou un rendez-vous d'affaires, font trois petits tours, s'indignent... et puis s'en vont. On pense surtout aux autres, à ces milliers d'autres qui mènent dans les villes ou sur les montagnes la dure vie des isolés et des incompris; colporteurs de Beauté, semant leurs illusions à tous les carrefours. Et l'on se dit que trop d'efforts s'en vont à des fins inutiles; que si chacun était à la place qu'il mérite, il y aurait un peu plus de joie sur la terre.

A qui la faute? A l'industrie qui ignore les artistes — seuls créateurs de formes et de modèles — et les craint. A l'artiste, qui vit trop souvent en marge de la vie, dans sa pauvre tour de rêve et de vanité. Mais le grand coupable c'est encore l'Etat dont l'erreur consiste à encourager l'art des musées — pleins jusqu'aux combles — et à le méconnaître dès qu'il s'applique à la vie même; comme si sa

---

<sup>1</sup> Nach der tapfern Kritik von Robert de Traz, die im vorletzten Hefte des »Werk« mitgeteilt wurde, sei hier eine zweite Stimme aus der Westschweiz zitiert: Edmond Bille's Aufsatz »L'Exposition nationale à Zurich et la jeune Peinture Suisse« aus dem Augustheft der »Bibliothèque universelle et Revue de Genève«. Von dieser ausgezeichneten Besprechung drucken wir hier den Schlussabschnitt ab, der von der offiziellen Kunstpflege handelt, und wir gedenken dabei mit warmer Anerkennung der Arbeit, die Edmond Bille als Künstler und Kritiker und als einer der Hauptträger der neuen kunstgewerblichen Bewegung in der Westschweiz seit Jahren geleistet hat.

fonction principale n'était pas de lutter contre la banalité et la laideur de notre civilisation mécanique. Sait-on que chez nous les Beaux-Arts, peu gâtés cependant, reçoivent un subside *cinq fois plus élevé* que les Arts mineurs? Et tandis que notre participation à l'Internationale des Arts décoratifs à Paris était encore fortement discutée et presque compromise, on envoyait chaque année, à grands frais, notre peinture officielle à ces expositions de Rome et de Venise, dont personne, hors quelques badauds, ne se soucie plus aujourd'hui.

Cela fait penser à une édilité inconsciente qui entretiendrait avec soin son cimetière tout en négligeant ses rues, ses places et ses jardins publics. Il s'ensuit que dans un pays comme le nôtre, plus de mille artistes, je ne dis pas de génie, mais de talent, et sachant leur métier, vivent fort mal, tandis que les commandes s'en vont à des gâcheurs. Nous subissons comme un affront des affiches comme celle de la Fête des Narcisses, celle de la Fête des Chanteurs vaudois, ou encore celle de la Fête des fleurs. Et dans nos Comptoirs si visités, combien trouve-t-on de stands arrangés avec goût? Et il me souvient d'un récent tir cantonal (dans la Suisse centrale) où pas le moindre souci d'art ne corrigeait la suprême indigence des cortèges, et la pauvreté du décor.

Les Expositions Nationales sous leur forme désuète ne répondent plus guère aux préoccupations de l'époque. Mais il est difficile de rompre avec une tradition, et nous attendons comme toujours que l'exemple vienne de l'étranger. Reconnaissons pourtant que ces Salons périodiques font sortir de l'ombre des talents nouveaux et révèlent quelques forces méconnues. Mais sont-ils pour les artistes — comme on croit — d'une grande aide matérielle? Non, car les achats officiels s'égrènent avec parcimonie sur de trop rares élus, tandis qu'un vent de banqueroute souffle sur les derniers mécènes!

L'Etat serait coupable en retranchant quoi que ce soit aux artistes qui peignent. Mais il ne faut pas qu'avec sa complicité le musée et l'exposition deviennent le but unique des efforts. Le peintre moderne doit avoir foi en d'autres destinées. Qu'on lui aide à faire rentrer l'art dans la vie. Et qu'on lui donne la place qu'il doit occuper, non en marge des hommes, mais au milieu d'eux. Edmond Bille.